

4/ De bien pâles écorchés

Dans le langage courant, pour dire autrement qu'on est bouleversé, une autre expression lui préfère **bousculé**.

Lorsque j'ai reçu les premières images des sculptures d'Alain Alquier, je peux dire que j'ai été bousculé, comme l'a été, assurément un jour, chacun des motifs qu'il choisit de dompter. Ce sont des ceps de vigne ramassés, triés, sélectionnés que l'artiste nomme joliment *bois de vie*. Toute croissance impose une souffrance: celle de la vigne relève de la douleur.

...Mars, nous sommes au printemps. Le sommeil hivernal de la vigne se termine. C'est à ce stade que le cycle végétatif annuel commence. La vigne a été taillée pendant l'hivers, ce qui laisse des plaies de coupe à l'extrémité des sarments. Au premier réchauffement du sol, la sève commence à couler dans la plante et arrive à l'extrémité des sarments où elle goutte au niveau des plaies non encore cicatrisées...

C'est justement cet état, et celui-ci exclusivement qu'Alain Alquier a choisi de représenter dans ces statuette si blanches. La poussée douloureuse du bois est inscrite dans son corps, écrite sur sa chair, marquée, tatouée, scarifiée définitivement en sa matière neuve. Lorsqu'on regarde le cep, il semble, que, pour en arriver là, il a dû combattre l'espace, pousser le vide épais et étouffant qui l'enchainait, percer les buées denses qui l'embaillotaient et même fendre une bien hostile matière environnante, adhésive et indélébile dont les restes tenaces lui collent à la peau...

J'aime imaginer, qu'après avoir ramassé le cep, Alain l'a caressé pour en dessiner sous ses doigts les cicatrices épaisses et ainsi peser, pour la ressentir vraiment, la marque visible de cette peine qui accompagnera le sarment jusqu'à sa fin. Puis, tel un baume bienfaiteur, apaisant et salvateur, il étale sur la chair blessée de la vigne son jus de sorcier qui sans ôter les plissés de la matière les lissera d'un film fin blanc translucide pour en fixer le temps une fois pour toute.

Cette volonté d'en finir avec l'interminable défilement des heures qui passent, le grand Honoré Fragonard, professeur d'anatomie, s'y attèle un jour voulant fixer l'image de l'instant de la mort, la regarder en face et ne jamais baisser les yeux ... Ces sculptures scientifiques devenaient, à cet instant même, de bien singulières vanités.

Alquier, se complet dans son nouveau rôle d'alchimiste. La recette de la matière gypseuse qu'il destine à ses bois de vie, comme celle de son illustre collègue est tenue secrète. Cette discrétion participe au mystère qui enveloppe cette série d'oeuvres, blanches, livides, fragiles et muettes.

L'opération est modeste pourtant, il ne s'agit que de révéler ce qui est déjà produit; choisir ce qui se voit; fixer ce qui se lit; extraire parmi ce qui s'offre, ce que l'on veut nommer.

Elles ne sont plus seulement des images, je suis maintenant devant, je tourne autour de ces sculptures, je tourne encore, puis finis par pudiquement me détourner de cette image intime, envoutante, celle de ce très bref instant qui n'est plus tout à fait la vie et qui n'est pas encore tout à fait la mort.